

Vladimir JANKELEVITCH
Le paradoxe de la morale
Seuil, Paris, 1981

Questionnant les théories diverses de la paradoxologie, je me précipite un peu en ce moment sur tous les livres dont au moins le titre y fait allusion. Je ne pouvais donc que m'intéresser à cet ouvrage, d'autant que j'ai une affection sans limite pour le philosophe souriant qu'est Vladimir JANKELEVITCH.

« *Plus il y a d'être, moins il y a d'amour. Moins il y a d'être, plus il y a d'amour* ». C'est la formule que propose le philosophe à sa/notre réflexion et qu'il va méditer, tissant son ouvrage autour de ce thème qui fonde pour lui la problématique, centrale, de la morale. Pour le dire autrement, nous retrouvons l'opposition ordinaire entre l'égoïsme, qui serait du côté de l'être (soi-même) et l'altruisme, l'amour de l'autre touchant là « *au mystère impénétrable du sacrifice* » qui pourrait, au nom de cet amour, aller jusqu'à donner sa vie. Mais comment aimer sans être ? Et comment être si l'on n'aime pas ?

Je retrouve là encore chez JANKELEVITCH un mode de pensée profondément systémique, mais une systémique du côté de l'humain, pas du côté des abstractions structuralistes, dans la mesure où il localise le paradoxe non dans un contexte de logique formelle dont nous serions prisonniers, mais au cœur même de l'homme, dans les contradictions qui nous déchirent, ces antagonismes sans solution de l'existence. « *Le paradoxe, c'est la contradiction professée* » (p 111), ce n'est pas un jeu avec les mots ou leurs classes, c'est la contradiction au cœur même du vivant. Pas de dépassement possible dans une synthèse apaisée. Seulement la tension qui débouche inévitablement sur les notions de liberté (de choix et d'actions) et de responsabilité (pour soi et pour la prise en compte des effets produits sur les autres).

Toujours systémicien d'âme, notre ami, dans une remarque très circulaire, nous rappelle que « *la pensée devance l'évaluation morale, et réciproquement.* » (p9), plaçant alors la morale au centre de l'humain : « *Tout ce qui est humain est donc tôt ou tard, par un côté ou par un autre, sous une forme ou sous une autre, un problème moral. Car la morale est partout compétente, même... et surtout dans les affaires qui ne la regardent pas ; et quand elle n'a pas le premier mot, c'est qu'elle aura le dernier.* » (p10) S'éloignant de Shakespeare, il affirme : être ou aimer, telle est la question ! Le paradoxe se tend ainsi entre notre finitude existentielle et l'exigence infinie de l'absolu de l'amour.

Vladimir JANKELEVITCH pose ainsi, d'une certaine manière, comme Emmanuel LEVINAS¹, toute relation dans le contexte de l'exigence de l'amour du prochain et de la logique du don que cela implique. Mais l'amour (et donc la haine ou l'indifférence qui lui font à la fois pendants et compagnies) est-il le seul type d'échange possible entre humains ? Si c'est, à n'en point douter, celui qui nous humanise réciproquement, celui dont on rêverait qu'il soit universel, d'autres façons de se relier existent, moins exigeantes, tout aussi dangereuses parfois. Je rappelle par là ces deux manières d'abstraire le singulier et de démultiplier l'unique : la relation marchande qui rend toute chose quantifiable, et la relation de la mise en conformité-égalité qu'impose la Loi à tous les citoyens qui devraient s'y soumettre. Intérêt et Droit se substituent alors à l'attention bienveillante de l'amour.

¹ ...pour qui la rencontre avec le « visage » de l'autre nous impose un devoir infini à son égard. Cf. *Éthique et Infini, (dialogues d'Emmanuel Levinas et Philippe Nemo)*, Paris, Fayard, coll. « L'Espace intérieur », 1982